qu'à présent, et pour compléter mon rapport, il me suffira de soumettre à certains réactifs ce verre à moitié plein, dont je désire analyser le contenu.

Le moment du départ était arrivé.

Il fut convenu que les deux gendarmes et le berger resteraient à la ferme jusqu'au moment où l'on procéderait à l'inhumation des corps.

Puis, le procureur et le greffier, accompagnés du docteur et du capitaine de gendarmerie, rentrèrent à Vouziers.

Tous étaient également préoccupés.

Jusqu'alors on n'avait trouvé aucun indice qui permit d'espérer atteindre prochainement l'auteur de ce crime effroyable, et chacun comprenait la responsabilité qui allait peser sur lui.

Dès le lendemain, une instruction minutieuse commença, on se livra à des enquêtes de toutes sortes, on interrogea les habitants, les aubergistes, les loueurs de voitures. On manda les plus habiles limiers de la police, et pendant plusieurs semaines la contrée fut sillonnée en tous sens et fouillée dans ses replis les plus secrets.

Peine inutile !

L'assassin demeura introuvable et le parquet dut bientôt s'avouer impuissant.

Toutefois, deux faits importants restaient consignés au dossier la piqûre à la nuque des victimes et l'empreinte du pied du criminel !

On fit faire des fac-similés de cette empreinte, que l'on répandit en grand nombre pour servir de base aux recherches que l'on était bien résolu à reprendre ultérieurement.

En attendant, et pour se conformer à un procédé ordinaire de la police, qui réussit souvent, on eut l'air de renoncer à l'affaire. On espérait que cet abandon apparent inspirerait au criminel l'espoir de l'impunité, et qu'il ne tarderait pas à se trahir lui-même un jour !

On était autorisé, d'ailleurs, à penser qu'il n'en resterait pas là. On ne s'arrête pas facilement sur le chemin du crime, et quand le pied a une fois glissé dans le sang, il faut aller jusqu'au bout de la route !

On attendit donc, et six mois s'écoulèrent sans que rien vint donner raison aux prévisions optimistes des hommes de la police.

Seulement, vers le commencement du septième mois, et au moment où l'on allait peut-être renoncer à tout espoir, un événement, plus dramatique et plus mystérieux encore que le premier, vint brusquement réveiller le souvenir du crime de l'Argonne, et présenter une nouvelle énigme aux âdipes de la rue de Jérusalem !...

Cette fois, ce n'était plus dans la forêt des Ardennes, c'était au midi de la France, à quelques kilomètres de cette belle reine de la Méditerranée que l'on appelle Marseille !

III

LE CRIME DE SAINT-NICOLAS

Le premier dimanche de septembre, il y a, chaque année, à Marseille, une grande foire, suivie de jeux et de divertissements qui attire habituellement, au chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, toute la population suburbaine et les habitants des communes environnantes.

À la porte de Marseille et dans sa banlieue se trouve une petite commune nommée Saint-Nicolas, placée à l'extrémité de cette pointe de terre qui fait face à l'île Ratonneau ; elle se relie à Marseille par une suite presque non interrompue de *bastides* ou maisons de campagne.

Or, ce dimanche-là, toutes les *bastides* étaient abandonnées et le village de Saint-Nicolas à peu près veuf de ses habitants : propriétaires, marchands, cultivateurs s'étaient portés vers Marseille pour prendre part à la fête.

Au nombre des rares habitants qui étaient restés au bourg

se trouvait M. Valentin, propriétaire d'un grand chantier de bois, qui avait préféré tenir compagnie à sa jeune femme, alors dans un état de grossesse très avancée.

C'était le ménage le plus charmant que l'on connût dans toute la banlieue.

M. Valentin avait trente-cinq ans à peu près et sa femme vingt-cinq au plus. Ils étaient mariés depuis deux années environ, et jamais le moindre nuage n'était venu assombrir le bonheur dont ils jouissaient.

Leurs affaires prospéraient, du reste, autant qu'ils pouvaient le désirer, et sur la place de Marseille la parole de M. Valentin valait la meilleure des signatures.

Ce jour-là donc, M. Valentin avait donné congé jusqu'au lendemain à son chef de chantier et à deux employés qui logeaient dans la maison : sa femme et lui avaient passé la soirée, assis sous la véranda, la main dans la main, le regard perdu dans l'horizon, qu'embrassait les derniers feux du soleil couchant.

Ce fut une soirée bénie entre toutes.

Ils causèrent pendant de longues heures, serrés l'un contre l'autre, interrogeant l'avenir, faisant des vœux attendris pour cet enfant que la jeune femme portait dans son sein, et qui allait bientôt cimenter plus étroitement leur bonheur.

La nuit vint, le sommeil les gagna, ils rentrèrent dans leur chambre à coucher.

Jamais ils ne s'étaient sentis si heureux !

Une heure plus tard, le silence le plus profond régnait autour de l'habitation.

Qu'advint-il alors ? C'est ce qu'il serait bien difficile de préciser.

La fête se prolongea à Marseille jusque fort avant dans la nuit.

Nul encore ne songeait à rentrer chez soi, tant l'atmosphère, limpide et fraîche, conviait à la promenade ou retenait au plaisir.

Cependant, vers minuit, un point noir se montra tout à coup à l'horizon ; il s'étendit graduellement et finit par envahir une partie de la rade. Qu'était cela ? La brise soufflait de l'est et ce n'était point de ce côté que viennent, d'ordinaire, les nuages et la pluie.

Quelle cause extraordinaire pouvait donc motiver ce brunissement subit du ciel ?

Un jet de flammes, déchirant la nue sombre, comme la fusée d'un feu d'artifice, et jetant dans l'immensité de sinistres lueurs, vint presque aussitôt résoudre la question.

C'était l'incendie ! Un incendie formidable qui dévorait l'un des points de la banlieue.

Les cris : Au feu ! s'élevèrent alors de la foule. Mille rumeurs confuses s'y joignirent. Tout ce monde inquiet, agité, oscilla en sens divers, se heurtant, se bousculant, s'interrogeant, voulant à tout prix connaître le lieu réel du sinistre.

Mais personne ne pouvait répondre d'une façon précise et les suppositions s'égarèrent à l'infini.

Cependant, l'autorité agissait : où l'alarme était donnée, le service de secours s'organisait. Bientôt toutes les pompes de la ville se dirigèrent, traînées au pas de course, vers la lueur sanglante qui teignaient l'horizon.

Les jeux avaient subitement pris fin ; les rues d'ix, de Rome, de la Cannebière, les places Royale, Castellane et Saint-Férol, les allées de Meillan, la promenade autour du port, tous les endroits regorgeant de curieux, pleins d'animation et de joie, éclatants de lumière il n'y a qu'un instant, se trouvaient maintenant vides, silencieux et sombres.

C'est que la population rurale, prise d'inquiétude, redoutait les atteintes d'un incendie dont le lieu était encore inconnu de la foule, s'était mise en route afin de regagner au plus vite son village, sa ferme, sa bastide, peut-être menacés ; c'est que, au moment du passage des pompes, une voix avait crié : — Le feu est à Saint-Nicolas ! et que tous les hommes val'des s'étaient empressés de se joindre aux pompiers.

Dans la campagne, les églises de village sonnaient le tocsin,